

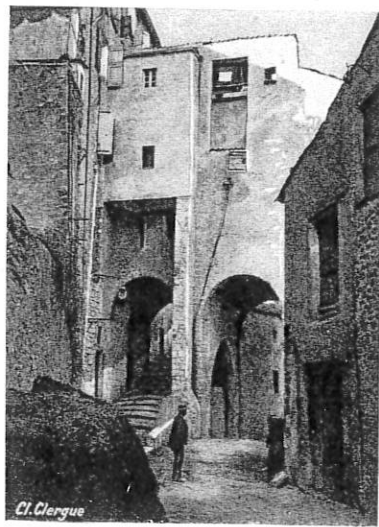
La Clue de la Durance, vue en amont

au Dauphiné. Par cette situation, Sisteron a eu, dans l'antiquité et au moyen âge une importance stratégique considérable qui en faisait, selon l'expression de Mistral, "le roc, le chaperon et la clef de la Provence".

Ce rocher, les montagnes voisines ou lointaines, l'étroit goulet, la rivière aux bords et aux écueils redoutés sont restés les mêmes; mais la citadelle n'abrite plus les défenseurs qui, l'arme au poing, du haut des créneaux, scrutaient l'horizon; les tours des vieilles murailles sort depuis longtemps démantelées. La ville de Sisteron ne garde plus de son caractère guerrier qu'un glorieux souvenir. Cette localité de trois mille cinq cents habitants est-elle même une ville ou un simple bourg?

"Vieille république, écrit Paul Arène, longtemps autonome sous la nébuleuse suzeraineté des Césars du Saint-Empire, puis commune libre derrière ses remparts, enfin simple sous-préfecture pour l'éternité, sommeillante au bruit que font la Durance sur les galets de sa grève et le mistral dans les anfractuosités sonores de son rocher, mais que cependant, à dix lieues, on appelle toujours "la Ville!" en souvenir de son passé...

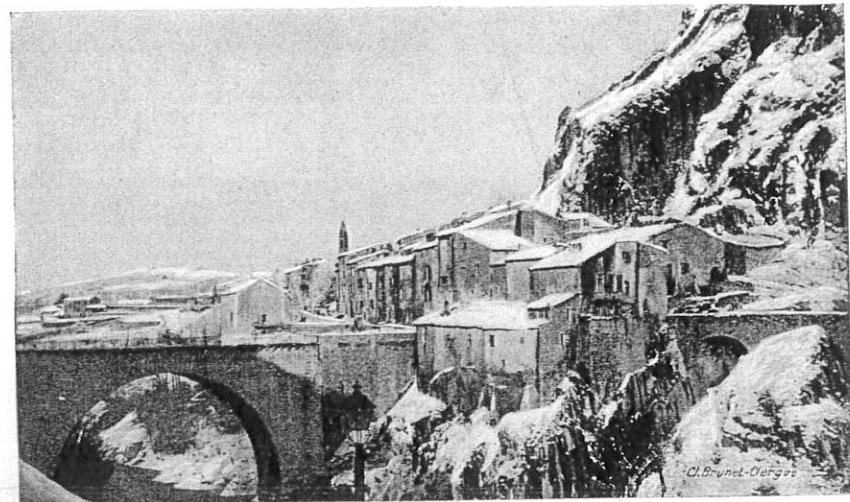
Ce passé plonge des racines mystérieuses dans les ténèbres de la préhistoire. Sisteron n'a pas été construite, comme tant d'autres villes de Provence, par les Romains; elle existait bien avant la conquête des Gaules par Jules César. Elle était donc celtique, exclusivement celtique? Il semble étrange qu'on puisse poser un



Fons-Chaude

point d'interrogation après cette phrase, car qui donc, sinon nos ancêtres, aurait pu, avant les civilisateurs romains, édifier une cité en ce lieu dont la nature avait fait la clef d'un des plus beaux pays gaulois? Une légende veut que Sisteron ait été une ville isiaque et qu'elle tire son nom de l'instrument de musique appelé *seistron* dont les Egyptiens se servaient dans les fêtes consacrées à Isis. Fable absurde, dira-t-on, et née d'une étymologie fantaisiste. Je veux bien. Et pourtant... Voici la présence d'Egyptiens à Sisteron affirmée, non plus par une légende invérifiable, mais par d'authentiques documents d'archives.

C'est la première en date des villes de l'Europe occidentale où l'on signale la



La Baume

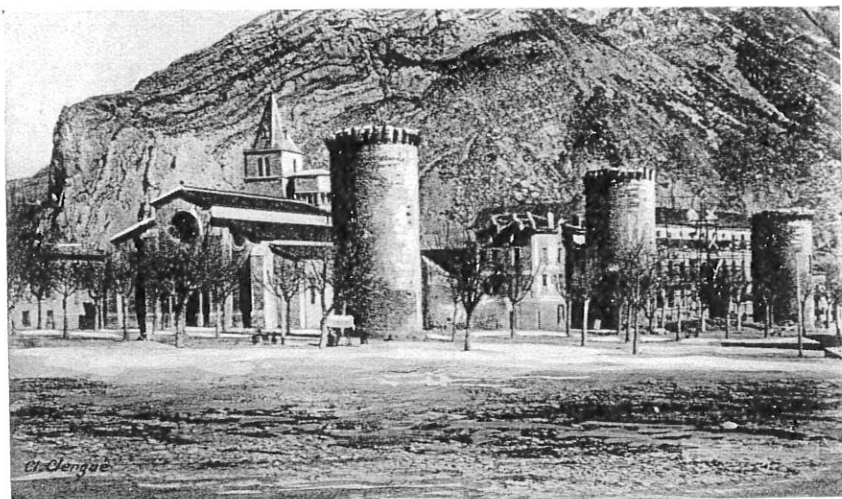
présence des Bohémiens qui venaient de l'Orient et qui, avant de traverser les Alpes, avaient parcouru les pays d'Allemagne et d'Autriche. Ils apparurent au nombre de plusieurs centaines, devant les murs de la ville, le 1^{er} octobre 1419, ainsi qu'en fait foi le Registre des délibérations de la municipalité. On ne voulut pas les laisser entrer, mais on leur permit d'aller camper dans un pré du faubourg de la Baume où on leur envoya des vivres. Ils ne tardèrent pas à reprendre leur vagabondage. Suivant la vallée de la Durance, ils descendirent dans les grandes plaines provençales, puis pénétrèrent en Italie avec le projet, disaient-ils, d'aller à Rome demander au pape une audience et une lettre les recommandant aux princes de la chrétienté. Le plus curieux est qu'ils obtinrent l'une et l'autre.

Sisteron paraît avoir été, dès lors, un de leurs lieux préférés de rendez-vous; en tout cas, leur passage est noté plusieurs fois dans le Registre municipal. Qu'allait donc faire, dans cette ville éloignée des grandes routes de l'époque, ces étranges nomades qui se disaient Egyptiens et, s'ils ne l'étaient, venaient, du moins, sûrement d'Egypte? Pourquoi Sisteron, que la légende dit égyptienne, les attirait-elle? Et pourquoi les descendants de cette troupe de Bohémiens vont-ils, chaque année, en pèlerinage, eux les rudes païens, aux provençales et catholiques Saintes-Maries-de-la-Mer? Une réponse à ce troublant problème a déjà été proposée et des études sont continuées pour l'éclaircir dans la mesure du possible. En attendant, ne fait-il pas flotter un peu de la poésie pré-historique, dont l'incertitude laisse un champ ouvert à notre imagination, sur le sommet de la citadelle et sur l'écume des flots de la Durance?

Cette farouche Durance qui, pendant une suite innombrable de siècles, fut une barrière périlleuse, difficilement franchissable surtout à ce goulet, avait été domptée, avant l'arrivée des Bohémiens, par un pont qui reliait la ville au village de la Baume où ils campèrent, en face, sur la rive opposée. L'entrée de ce pont est formée des voûtes d'une tour guerrière élevée au moyen âge pour assurer la défense de Sisteron en cet endroit. Le pont, avec son entrée voûtée, complète l'imposant et harmonieux tableau que



Les Arceaux de la Longue-Andronne



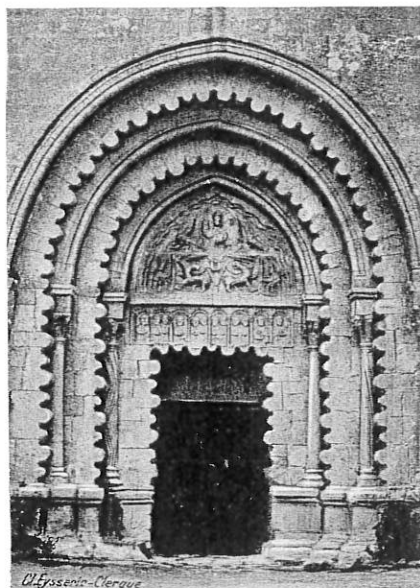
Cathédrale et vieux remparts

profilent, sur le ciel bleu et dans la campagne exhaussée, le rocher, la citadelle, les maisons et la rivière. Sans lui, un élément essentiel en serait absent : l'homme n'y aurait pas pleinement démontré qu'il sait surmonter toutes les difficultés que la nature lui oppose, et qu'il les surmonte en créant de la beauté et de l'utilité.

Il fallait aussi que, pour l'honneur de la Provence et de Sisteron, une fleur spirituelle de civilisation grandit en ces lieux. Sisteron la possède en la personne de Paul Arène, poète provençal exquis et l'un des artistes les plus admirables de la prose française. Tout voyageur qui visite Sisteron ou ne fait que la traverser en chemin de fer, et parcourt les paysages environnants à plusieurs lieues à la ronde, doit emporter quelques-uns des livres ou contes dont l'action y est située. S'il n'en prend qu'un, que ce soit le roman de *Domnine*, tout y est : la ville décrite sous le nom de Rohegude, sa population, et toute la campagne. Voici par exemple, le départ d'une société musicale. " On traversait gaiement la ville, soudain réveillée au fracas des cuivres; on suivait la rue Droite, sur laquelle s'ouvrent à gauche, noires comme des cavernes, les ruelles du quartier de la citadelle, et qui, à droite, voit dégringoler d'autres ruelles en escalier, lumineuses, coupées d'arceaux, dont le dernier généralement encadre, au-dessous d'un pan de ciel bleu, les blancs graviers de la rivière; et l'on allait ainsi tantôt vers le Dauphiné, tantôt vers la Provence, en suivant les collines basses où des milliers d'oliviers, quand le mistral ne les argente point de sa caresse à rebrousse-poil, s'habillent d'un velours vert tendre, jusqu'à un endroit par avance déterminé, mais toujours choisi pour sa fraîcheur et la beauté de ses ombrages ".

Lorsqu'on lit de pareilles pages devant les pierres, les eaux, les arbres, la terre et le ciel qui les ont inspirées, tout l'être humain, avec ses yeux, son imagination et son esprit, connaît de très pures délices.

MARIUS ANDRÉ.



Environs de Sisteron
La porte du couvent de Ganagobie



— Eh bien ! voilà une chose à laquelle, moi, je ne crois guère...
— A quoi donc, ma fille ?
— A la neige, à la vraie neige si près que cela de Nice...

Et, en arrêt devant une large pancarte d'agence de tourisme, Madeleine lut à haute voix :

" La neige à Peïra-Cava, à 40 kilomètres de Nice, 1.600 mètres d'altitude. Aller et retour dans la même journée. Prix 25 fr. "

— Si nous y allions voir ? fis-je.

— Oh ! oui, papa, allons-y avec maman !... Laisse-moi t'embrasser !

Le lendemain, un car nous amenait à Peïra-Cava par des pentes raides et des tournants que les loups, qui ont les côtes en long, doivent avoir eux-mêmes du mal à prendre. Mais ce n'est qu'à quelques kilomètres de Peïra-Cava que la neige apparaît et nous commençons à être déçus, lorsqu'à un tournant brusque, la route jusqu'alors boueuse, s'étala toute blanche devant nous !...

La petite main de Madeleine me serrait bien fort.

" Y en a, papa ! " — Elle riait... nous riions de plaisir tous les trois, car à chaque tournant nouveau, la belle couche de neige solide était là, plus épaisse, plus blanche.

Nous étions convaincus. Il y avait de la vraie neige à deux heures de Nice ! Mais alors, les sports d'hiver annoncés en bas par l'agence... vrais aussi ?

Mais oui, nous voilà à Prade-la-Cour où Madeleine voit pour la première fois des luges et



La luge à Peïra-Cava

lugeurs... des skis et des skieurs !

— Vite, papa, prenons aussi une luge... c'est toi qui conduiras pour commencer...

Et nous voilà dévalant la piste... Madeleine rit, rit de tout son petit cœur de quatorze ans ! D'ailleurs à Pra-de-la-Cour, tout le monde rit ! Le rire éclate et dégringole le long de la colline de neige comme les petites luges de bois. — C'est un chœur de rires, je n'ai jamais entendu cela ailleurs.

Tout fait rire : les culbutes, les dames qui boitent parce que leurs petits talons Louis XV ont sauté en freinant, les longues enjambées maladroites des apprentis skieurs.

Madeleine est transportée dans un monde nouveau... elle est ivre de grand air et de bon froid qui pique — ses joues n'ont jamais été si rouges, ni son petit nez.

— On reviendra, dis, papa ?

On est revenu avec de bons souliers, des culottes et des leggings et Madeleine est devenue, après quelques leçons, un crâne petit skieur.

Elle s'entraîne même en vue du concours et il paraît qu'elle a " son idée " car elle a dit : " *C'est bien simple* ", puisque tous les ans c'est la même dame qui gagne le premier prix, ... je sais bien ce que je ferai, moi... "

Elle ne s'explique pas davantage, elle se comprend et cela lui suffit. Personne d'ailleurs n'attache beaucoup d'importance à " ses idées " toujours " bien simples ".

La veille du concours, les hôtels sont pleins, le pays est déjà en fête, on danse après dîner, mais Madeleine est allée se coucher de bonne heure avec



Skieuse à Peira-Cava



Le ski à Peira-Cava

A 9 heures, tous les concurrents sont sur le champ de neige. Le départ est donné aux militaires, puis aux seniors, puis aux juniors et enfin aux dames... Madeleine fait partie de la catégorie : dames ! Avant le départ, elle est venue embrasser son papa et sa maman et elle leur a dit : " J'ai mon idée... vous allez voir !... "

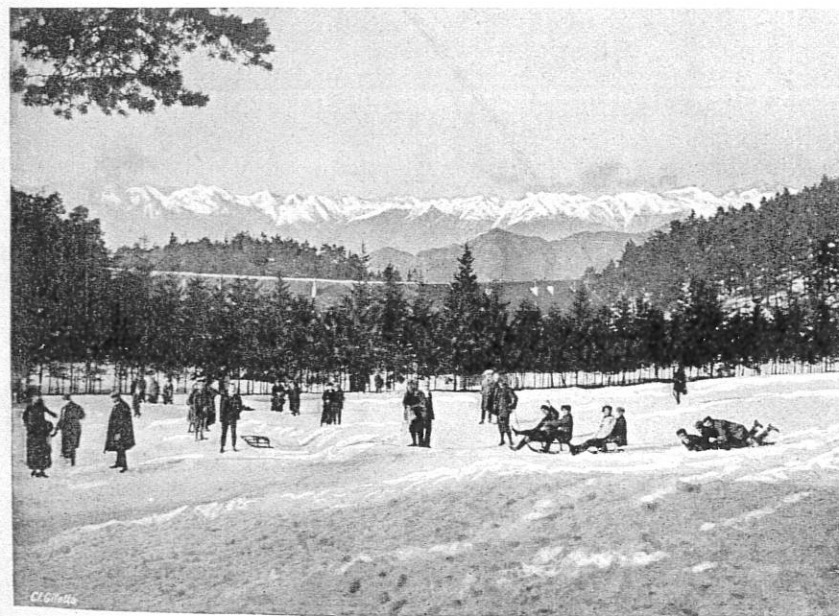
Dès le départ, elle se place seconde, derrière précisément la fameuse championne de l'endroit. Tant que le parcours est visible, nous apercevons Madeleine " sur les talons " de sa rivale... Elle la suit ski à ski. — Un tournant dérobo les concurrentes et l'on attend sans grande passion leur retour car, depuis plusieurs années, c'est toujours Madame X... qui gagne...

Et, en effet, c'est encore elle qui apparaît la première en haut de la côte, mais suivie de si près par la fillette que des cris, des bravos partent du public enthousiasmé par la lutte : " C'est la petite !... non... ah ! C'est la petite... mais non !... elle n'en peut plus !... "

Les spectateurs sont naturellement pour l'enfant, et, celle-ci, comme portée par leurs cris, franchit le but la première à un demi-ski de Madame X... une femme



Peira-Cava sous la neige



Les sports à Peira-Cava



Nice. Terrasse du soleil

charmante, du reste, qui accepte sa défaite avec un sourire étonné, mais avec un bon sourire tout de même !

Quant à l'enfant, la joie et aussi la course qu'elle vient de fournir l'étouffent...

Elle vient vite se blottir contre sa maman, et quand elle peut enfin parler, elle lui confie :

" Voilà... je m'étais dit : puisqu'elle arrive toujours la première, c'est simple, je n'aurai qu'à la suivre pas à pas, à faire tout ce qu'elle fait, car elle connaît bien le terrain... et au dernier moment, il ne me restera plus qu'à la dépasser !

" Mais, tu sais, maman, c'est dur de dépasser !... Es-tu content, papa ? "

Si papa est content !... " Tu es la digne fille de Roule-ta-Bille ! " déclare-t-il, solennel... Tu as suivi " le bon bout de la Raison ! "

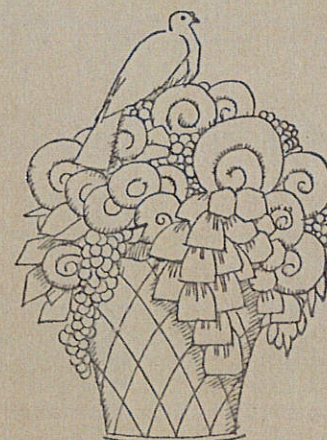
Et il signe :

GASTON LEROUX.



Skieuses avant le départ

VUE D'ENSEMBLE
DE LA PROCHAINE EXPOSITION
DES ARTS DÉCORATIFS
PAR M. MARCEL MAGNE





l'exposition internationale des arts décoratifs industriels modernes PARIS 1925

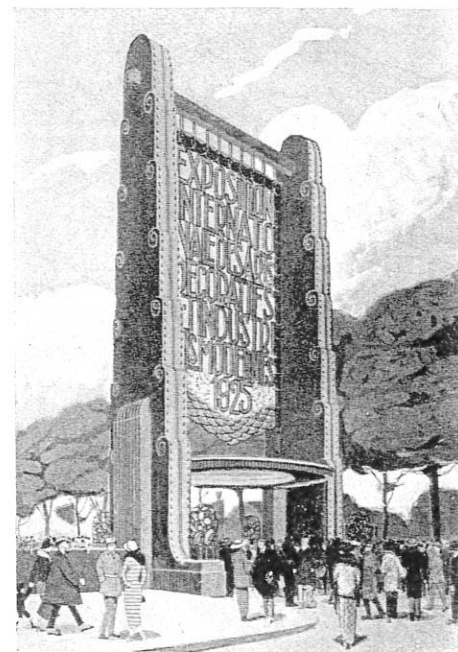
QUE sera l'Exposition de 1925 ? Bien que son titre officiel, un peu long, soit assez explicite, un grand nombre de personnes sont mal renseignées sur le but et les directives de cette manifestation et même sur ses conditions de réalisation.

Or, c'est au cœur de Paris qu'elle aura lieu, sur le seul emplacement central susceptible de la recevoir. L'enceinte comprendra l'Esplanade des Invalides, le Pont Alexandre III, le Quai d'Orsay, le Cours-la-Reine et les berges de la Seine du Pont de la Concorde au Pont de l'Alma, le Grand Palais et les terrains qui l'avoisinent ainsi qu'une partie de ceux qui entourent le Petit Palais.

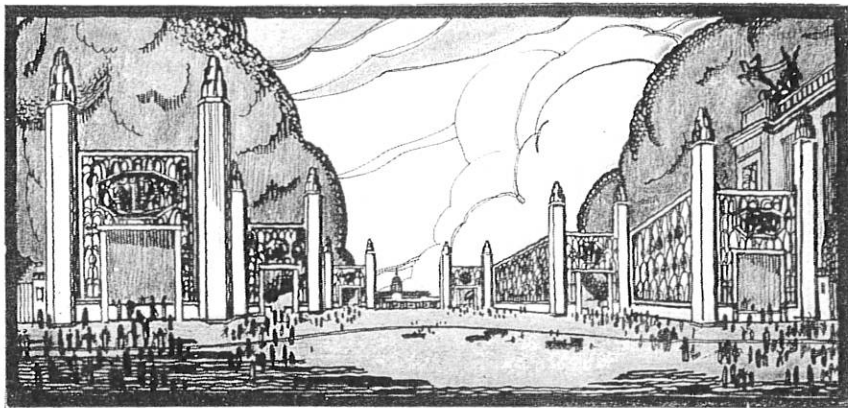
Par l'étendue et la qualité des lieux occupés, on peut juger de l'importance que le Gouvernement et la Ville de Paris attachent à la leçon d'art pratique et vivant qui sera donnée là six mois durant.

Cette exposition ne ressemblera, en effet, en rien à celles qui l'ont précédée et qui n'étaient en somme que de vastes bazars mondiaux. Pour cette fois, il ne s'agit pas d'exposer des multitudes de modèles, de manifester par un amoncellement d'objets divers la puissance productrice d'une maison ou d'un pays. Il s'agit d'une exposition de choix et de présentation. Montrer peu d'objets : n'en montrer que de beaux et les montrer bien ! Ne pas viser la quantité, mais la qualité et la mise en valeur.

Les Expositions Universelles antérieures réunissaient dans d'immenses palais, surchargés de dorures et de staff, des groupes et



Porte des Affaires Étrangères, par M. Boileau



Grande Porte d'honneur Nicolas II, de MM. A. Ventre et Henry Favier

des classes où l'on entassait le plus de marchandises possible, au petit bonheur des stands. Le hasard plaçait souvent dans un vaste hall des envois de petite dimension.

Or, dans ces vingt-cinq dernières années, le goût public a profondément évolué dans le sens qu'indiquaient, dès 1900, le Pavillon de l'Art Nouveau et le Pavillon de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, c'est-à-dire dans le sens d'une production originale et disciplinée, adaptée aux besoins du jour, et soucieuse d'harmoniser tous les éléments de l'architecture et des aménagements extérieurs et intérieurs.

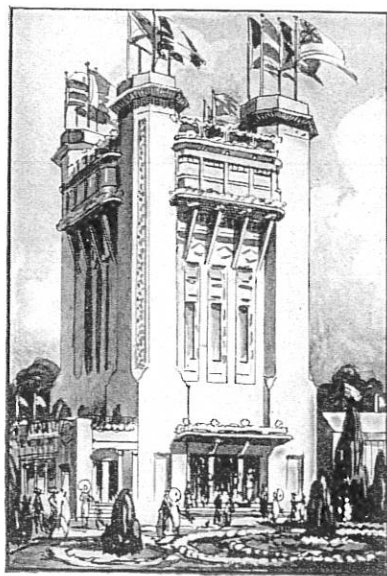
Cette logique de conception devra sans cesse inspirer ceux qui seront appelés en 1925 à collaborer d'une façon quelconque à l'Exposition.

Les deux derniers tiers du XIX^e siècle à part, à toutes les périodes de notre histoire, l'âme du peuple s'est exprimée dans des créations toujours empreintes d'une saveur renouvelée. Au long des âges, des milliers et des milliers d'artisans du pays de France ont embelli son séjour d'une façon anonyme, comme l'ensemble des arbres de la forêt compose l'ombre tutélaire propice au voyageur.

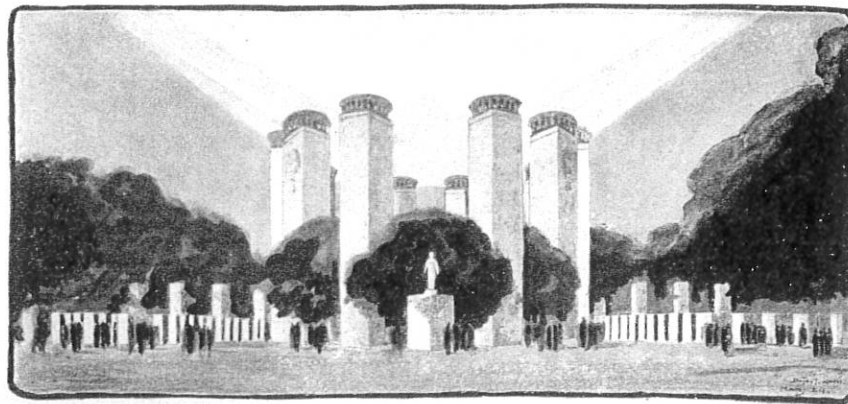
Il n'est aucun motif pour que notre époque, si riche en talents individuels, se déclare impuissante à réaliser un mouvement d'ensemble digne de ceux du Passé. La carence décorative du XIX^e siècle est un phénomène unique dans l'histoire du monde. A quoi faut-il attribuer qu'un peuple, répandant son génie dans tous les domaines, ait été réduit pendant près d'un siècle à vivre en meublé dans le bric-à-brac des périodes révolues?

Simplement à ce que la Révolution qui avait frappé à mort le régime des corporations, n'avait pas doté le travail d'une autre organisation.

Durant un laps de temps plusieurs fois séculaire, les générations s'étaient transmises un ensemble de règles, de précieuses instructions de métier, tradition solide qui servait de base aux fantaisies que l'imagination greffait sur le legs des ancêtres. Les premières années du XIX^e siècle connurent les derniers survivants d'un état de choses où le créateur était à fois l'artiste et l'artisan et dans lequel la conception et la réalisation n'avaient jamais été séparées. Les forces que les corporations coordonnaient se divisèrent en deux courants, emportant l'un les artistes, élèves d'ateliers de beaux-arts, épris de la néfaste théorie de l'art pour l'art, l'autre la



Tour restaurant, de M. Plumet



Coupes lumineuses des entrées de la Place de la Concorde, de M. Patout, architecte

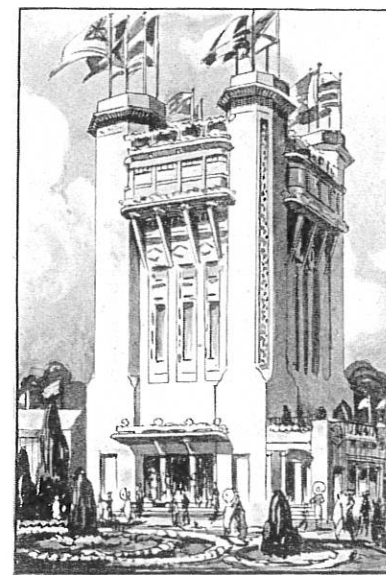
cohorte industrielle des fabricants et des ouvriers hypnotisés par le seul souci de la production. Mais que produire lorsqu'on a rompu l'alliance avec les éléments régulateurs du goût et créateurs de nouveauté? Il faut se résoudre à copier les modèles existants. On pastiche. Les fabricants considérant les artistes comme des bohèmes — n'oublions pas que cela se passait à l'époque de Murger — et les artistes reléguant les industriels dans le clan honni des bourgeois, un divorce de plus en plus prononcé s'établissait entre deux catégories de citoyens dont l'union était cause de fécondité et dont la zizanie engendrait l'impuissance.

Ceci est enfin changé. Chaque jour renaissent et se renforcent entre créateurs de modèles et usiniers ces étroites relations qui préparent la résurrection de méthodes de travail enfantant la modernité. Les anciens furent tous modernes en leur temps. Il ne serait pas venu à l'idée des producteurs de meubles du XVII^e siècle de faire asseoir Louis XIV dans un fauteuil gothique, alors que nous, nous pratiquons ce contresens d'installer dans de maniérées bergères Louis XV, faites pour les seigneurs chamarrés de rubans et de dentelles, nos contemporains à la sportive vêtue d'automobilistes.

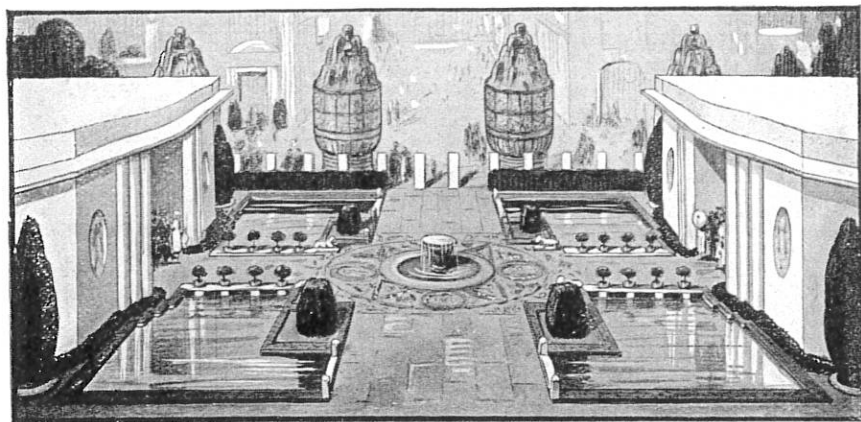
Les dessinateurs de modèles nouveaux sont dans le vrai lorsqu'ils s'écartent d'une complication qui n'a plus raison d'être, pour ne s'inspirer que d'une saine logique utilitaire. C'est pour faire aboutir leur probe idéal que l'Exposition de 1925 s'organise. Le style de demain ne découlera pas des fantaisies plus ou moins charmantes de l'imagination. Il asservira les formules à l'évolution même de la vie. Il cherchera la beauté dans la simplicité et le luxe dans la qualité de la matière.

Une telle conception implique une étude sérieuse et profonde de nos besoins et des formes créées pour les satisfaire. Il faut donc se garder de confondre simple et rudimentaire, ce qui s'est produit dans la période de recherches avec des ameublements qui n'avaient aucune qualité constructive et se contentaient de sacrifier à la mode dans les colorations.

Qu'on me permette, à ce propos, de conter une farce symbolique dont le héros fut Sapeck, ce fameux mystificateur qui mourut dans la peau d'un préfet du second Empire. Un jour qu'en omnibus le receveur lui réclamait le montant de sa place, Sapeck joua l'indignation. " De quel droit, monsieur, s'exclama-t-il, me demandez-



Tour restaurant, de M. Plumet



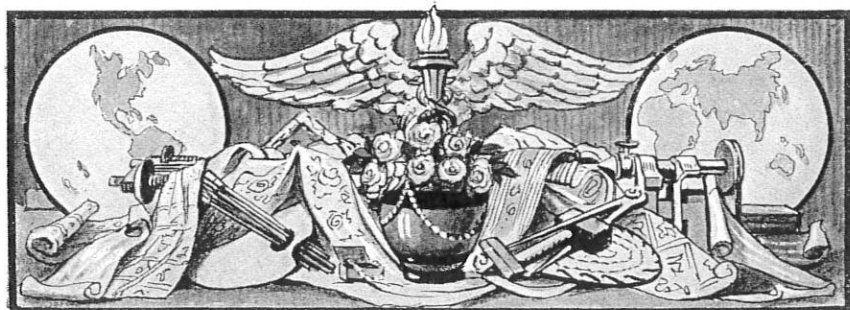
Jardin des Pavillons de la Manufacture de Sèvres, de MM. Rapin et Le Bourgeois

vous trente centimes? Est-ce parce que vous portez un vêtement qui n'est pas celui de tout le monde? Je pourrais aussi, habillé à votre manière, récolter l'argent dans les voitures publiques! " Au premier arrêt le contrôleur monte dans le véhicule et somme le voyageur de s'acquitter. " Eh bien! s'écrie Sapeck, prenant à témoin ses voisins, ai-je bien fait de ne pas payer au premier! En voilà un second! " Receveur et contrôleur en fin de compte, font signe à un sergent de ville. Celui-ci donne de la voix: " Quel est ce voyageur qui ne veut pas payer sa place? — Que disais-je, réplique Sapeck, sans se déconcerter, en voilà un autre d'une autre sorte! Mais, monsieur, de quel droit m'interpellez-vous? Moi aussi je puis faire l'acquisition chez le fripier d'un uniforme semblable au vôtre et cela ne prouverait rien! "

L'histoire de ce vêtement qui ne prouve rien me revient toujours en mémoire devant certaines productions simplement habillées de couleurs. Et s'il m'était permis de tutoyer des œuvres d'un prix respectable, je dirais à certaines par exemple: " Je vois bien, chère commode, qu'on t'a peinturlurée de blanc et de noir, mais je sais bien tout de même que tu n'es qu'un buffet de cuisine! "

Entendons-nous, je serais ravi qu'on nous proposât des meubles de cuisine vraiment modernes, c'est-à-dire bien conçus, sobres, mais harmonieux de lignes et répondant à leur but avec une certaine élégance. L'Exposition de 1925 nous en montrera d'ailleurs, puisqu'elle ambitionne d'organiser logiquement le cadre de la vie réelle et de prouver que la beauté n'est pas le privilège de pièces uniques et coûteuses. C'est du moins le programme établi dans un rapport magistral par M. François Carnot, Président des Comités d'admission. C'est celui que fera appliquer M. Fernand David, l'éminent Commissaire Général, et c'est celui que récompensera en la personne des exposants, le jury supérieur présidé par M. Stéphane Dervillé. Le plan en est attachant. La réalisation en sera plus passionnante encore.

YVANOË RAMBOSSON.



La Chasse au Mouflon dans l'île de Beauté



Ajaccio

EN 1887, le 20 septembre pour être précis, Emile Bergerat, le plus pétillant, le plus séillant, le plus subtil, le plus pénétrant, le plus malicieux, mais aussi le plus lyrique de nos chroniqueurs, s'embarqua à Marseille sur *la Manouïa*. Il partait pour la Corse en compagnie d'un prince que devait assez protéger, chez les Corses, le nom qu'il porte, " l'un de ses grands-oncles l'ayant sérieusement illustré à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle, avec des victoires dont on parle encore quelquefois, non seulement à Ajaccio, sa ville natale, mais dans le reste de la planète ". Escortés d'un photographe, d'un piqueur et d'un valet de chambre, Bergerat, le prince Roland Bonaparte et son secrétaire vogaient vers la vieille Cynros des Grecs, sous le prétexte d'y chasser un hypothétique mouflon. Ce fut une véritable exploration; car, en ces temps lointains, bien peu de continentaux osaient se risquer au pays de *Colomba*. L'humour et le lyrisme du chroniqueur-poète n'en furent pas un des moindres charmes. Tâchons de suivre la randonnée.



Après une nuit d'un calme paradisiaque sur des flots indulgents, nos voyageurs prirent contact avec l'île " ourlée de corail " et connurent tout d'abord le " parfum célèbre, ce parfum extraordinaire dont Napoléon ne pouvait parler sans émotion, qu'il reconnaissait à six lieues, et que le vent lui soufflait encore à Sainte-Hélène ".
Nous visitons Ajaccio, " le souvenir du grand Corse avec des maisons autour "; Ajaccio et son beau golfe; Ajaccio, où " Schopenhauer n'aurait pas pu écrire une ligne de sa Bible pessimiste ". Puis les pseudo-chasseurs ne manquent pas " d'aller fumer une pipe sur la montagne, à la Pintica (1.800 mètres) avec les frères Bonelli, fameux bandits ethnographiques qui, sous le nom de Bellacoscia, symbolisent la vieille



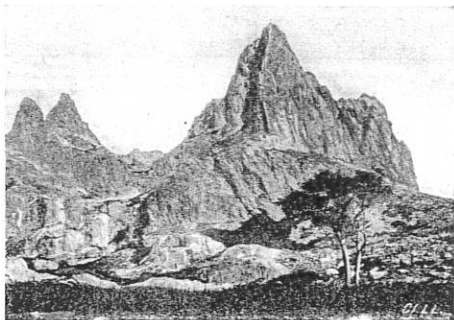
Ajaccio



tradition séculaire de la vendetta".

Un arrêt à la forêt de Vizzavona, au milieu des noirs mélèzes, des pins laricio et des cyclamens, au pied du Monte d'Oro, dans une auberge où fut servi le repas de l'hospitalité corse : des carrés de porc cru salé et fumé, des truites de torrent, des perdrix rouges et du fromage de chèvre, le fameux *broccio*, dans ses corbeilles de jonc. Laissant de côté le Monte Rotondo et ses 2.675 mètres d'altitude, la caravane descend à Gatti-di-Vivario, "les Chats de Vivario", ainsi appelé, paraît-il, "parce qu'on y vient surtout à la mi-août"; et puis à Corte, la capitale

Bastia



Corte. Les Pics du Monte Rotondo

Cinto, "le pic le plus voisin des étoiles qu'ait la Corse, perfore le ciel d'un trou de 2.710 mètres de profondeur".

Rentrés à Corte, nos disciples de Saint-Hubert prennent le chemin des écoliers pour se rendre à Bastia, à travers la célèbre Castagniccia, "parc impérial et splendide, où les allées seraient dessinées par un Le Nôtre fou de grandeur, et taillées à larges coups de serpe dans une nature vierge". C'est ici l'Elysée des châtaigniers, de ces châtaigniers qui, seuls, durant plusieurs années nourrirent les armées sobres et fanatiques de Paoli; Elysée qui devrait être un sanatorium modèle, puisqu'il possède les eaux ferrugineuses et gazeuses d'Orezza, à la puissance théra-



Calvi



Corte

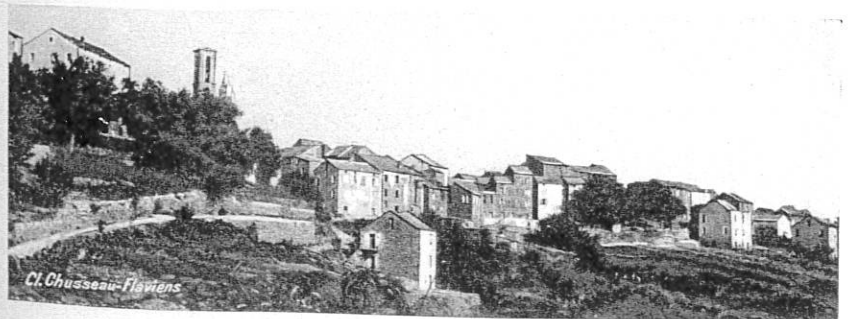
peutique miraculeuse. Mais la source appartient à l'Etat, ou au Département. Alors !... Et nous voici à Bastia, "une Gênes en réduction", aux maisons "hausmanniformes" dans ses quartiers modernes. Mais au-dessus du vieux port, autour de la citadelle antique, grouille un quartier amusant aux ruelles accidentées, avec de vétustes façades branlantes, des fontaines chantantes, des arceaux en équilibre instable. Le nouveau port n'existait pas encore, au pied de la place Saint-Nicolas, "terriblement majestueuse", où l'on contemple avec stupéfaction la statue de Napoléon aux pieds impressionnants. A l'Hôtel de France, tenu alors par le digne M. Staffe, toujours en habit, Caliban a dégusté un plat céleste, des murènes des étangs de Biguglia aux échalotes, et aussi quelque pâté de canard sauvage tué au milieu des joncs et des lentilles de l'étang.

La visite du cap Corse, la tête de la tortue, ou le goulot du flacon de parfum qu'est l'île de Beauté, fut un peu écourtée; cependant le poète en vit assez pour apprécier "ce merveilleux jardin de cédratiers", défendu par 85 tours génoises, et dont les routes de la côte orientale baignent dans la mer, tandis que celles de la côte occidentale montent en corniche, au milieu des plus délicieuses fleurs, variées et odorantes, jusqu'au col de Teghime, où il faut s'arrêter : car la vue s'étend sur un double panorama, et on y a la mer à droite et à gauche. A l'est, Bastia et l'étang de Biguglia, les îles et la mer toscane, à l'ouest le versant des monts, le Nebbio, le golfe de Saint-Florent, et tout là-bas la verte Bologne, le pays des grands oliviers. Ici la montagne s'accorde avec la mer pour donner la sensation du grandiose.

Mais il faut s'arracher à ces splendeurs pour faire connaissance avec la côte occidentale de l'île. Voici Ile-Rousse, une ville moderne construite par Paoli,



Calanche de Piana



Sartène



Ile Rousse

"pour embêter Calvi", fidèle aux Génois, et détourner d'elle le commerce de la Bologne; un port actif et vivant, où les pêches de homards et de langoustes sont miraculeuses. Voici Calvi, "adorable petite ville endormie sur son promontoire blanc, que la mer entoure d'un frou-frou de soie bleue"; Calvi et sa forteresse, "qui ressemble de loin à un gâteau de sucre posé sur un plateau d'argent"; Calvi, où Bergerat apprend, non sans trouble, que Christophe Colomb y a vu le jour, dans la rue du Fil! Puis, tout le long d'une côte où la gamme des rouges chante ses harmonies de feu, exaltées encore par le vert des maquis, nous voici au golfe de Porto, plus aveuglant encore, "qui sera un jour célèbre et peuplé de riches hôtels et de villas"; et au-dessus duquel un ruban de route ondule sur les précipices, pour se border subitement d'une sorte "d'éboulement céleste de granits de couleur, de toutes formes, de monolithes ronds, ovales, carrés, oblongs, en dés, en arêtes, en cuvettes, en tibias, en champignons, en gourdes, que sais-je!..." C'est le défilé des Calanches de Piana qui passe, non sans raison, pour le chef-d'œuvre de la nature dans l'île.

Après avoir retraversé Ajaccio, "où la brise de mer se noue par une caresse à la brise de terre", nous montons à Sartène, une longue et haute terrasse bordant une vallée en précipice, où la vieille ville donne la sensation la plus franche des choses du moyen âge; et nous redescendons sur Bonifacio, ciselé dans un bloc de craie, un promontoire calcaire que la mer ronge tous les jours par sa base, et qui s'avance au-dessus des flots furibonds comme un éperon de navire. De la terrasse de cette originale cité, nous contemplons le splendide panorama des Bouches de Bonifacio et les monts de la Sardaigne.

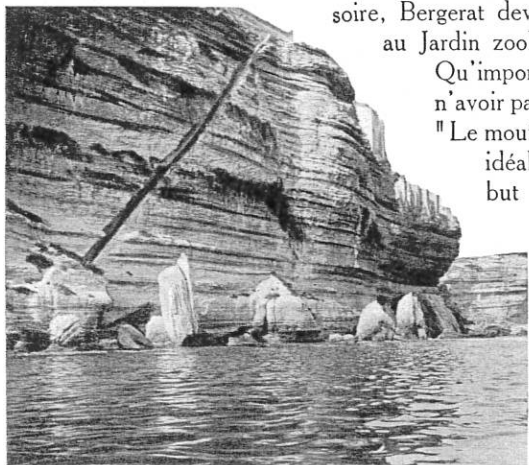
Le voyage d'exploration était terminé.

Et le mouflon? Il en fut vaguement question, en souriant, mais nul des membres de la caravane ne songea même à le poursuivre... s'il existe.

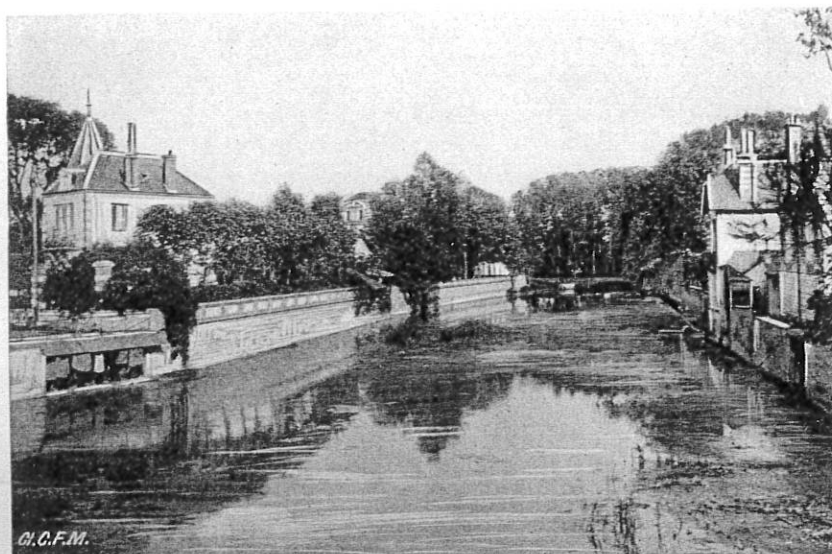
Pourtant, l'année qui suivit cette chasse illusoire, Bergerat devait le voir, le mouflon, mais... au Jardin zoologique d'Amsterdam!

Qu'importe d'ailleurs! Caliban confessait n'avoir pas perdu son temps, et il ajoutait: "Le mouflon que je poursuis est un simple idéal d'artiste, rien de plus, et mon but est d'amuser sans instruire".

Vous protesterez bien haut devant cette conclusion modeste si vous lisez tout au long les pages du lyrique chasseur. Et vous y gagnerez, j'en suis sûr, le vif désir d'entreprendre la même expédition que lui, et sans fusil, comme lui-même. RAOUL VÈZE.



Bonifacio. Escalier du Roi d'Aragon dans les Falaises



Le Loing au Tivoli

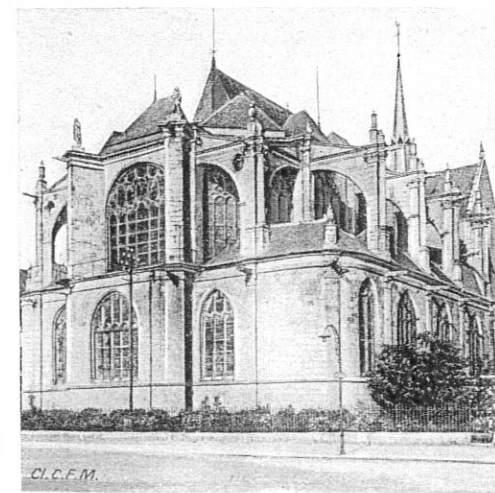
MONTARGIS

CITÉ DU FEUILLAGE ET DE L'ONDE

PLAISIR de qualité que de trouver, tracé par la plume d'un illustre touriste, un des aspects de la ville où, tour à tour, veulent flâner notre rêverie et se hâter notre curiosité. Cette page de Victor Hugo n'est point connue du public, sauf par un petit nombre de privilégiés; recueillie parmi les notes de voyage inédites du poète, elle figure dans la rare édition de l'Imprimerie Nationale. Malheureusement, ce jour-là — 3 octobre 1844 — les fins réseaux de la pluie ont quelque peu obscurci l'ardente vision romantique; le tableau n'en est pas moins enlevé avec une verve impressionniste:

"Montargis m'est apparu égayé par un jour de foire, attristé par un jour de pluie. Les chèvres, les bœufs, les vaches baissaient leur tête oblique liée par une corde et tirée par un bouvier; les paysans endimanchés, les paysannes juchées sur leur charrette, encombraient les rues et les places. Partout le bruit, le mouvement, le choc des enchères, les éclats de rire, partout les boutiques en plein vent, les étoffes déployées, les vaisselles étalées à terre, les passequilles et les bimbeloteries; partout aussi la boue, l'ondée et les parapluies ouverts... Un saltimbanque coiffé de chiendent cabriolait sur des chaises cassées; les bateleurs étaient en verve, la foule était en joie, mais tous les paillasses du monde ne valent pas un rayon de soleil..."

Les jours de foire, la ville présente toujours la même animation truculente. Mais les belles génisses aux yeux tranquilles ne se doutent point certes quelle aïeule, presque divine, certains étymologistes, en mal d'expliquer l'origine de



Église Sainte-Madeleine